

ture à savourer, il veut en jouir. Un malheureux, conduit par des prétoriens et vêtu d'une robe soufrée, est obligé d'étendre la main sur ces brasiers ardents. Deux bourreaux, armés de torches, se lient à ses côtés, prêts à mettre le feu à son vêtement, au moindre signe de terreur ou d'hésitation.

Pour varier la scène, et aussi pour charmer le peuple par un spectacle inattendu, on a ménagé un intermède aussi bizarre que surprenant. Voici d'abord un éléphant funambule : il salue les spectateurs, puis marche sur un câble, tendu au milieu de l'arène. Après lui paraît un ours, paré comme une matrone : il se promène, assis sur une chaise à porteurs ; un autre, en habit d'avocat, imite l'attitude et les gestes d'un orateur qui plaide. Vient ensuite un lion, un collier d'or au cou et secouant sa crinière étincelante de pierreries : c'est un roi dressé à la clémence ; il fait cent gentillesses avec un lièvre qu'on lui met dans la bouche. Douze éléphants lui succèdent, vêtus de la toge et du manteau romain : ils défilent gravement, et vont prendre place autour d'une table chargée de mets délicieux. Ils dînent avec décence, boivent dans des coupes d'or, et aspergent en badinant les spectateurs qui se trouvent devant eux.

Mais soudain l'amphithéâtre s'ébranle, un bruit sourd, comme celui d'un tonnerre lointain, retentit dans les soubassements de l'édifice ; le sable de l'arène se soulève à la fois sur mille points divers, et l'on voit apparaître, comme par enchantement, des plantes et des arbres de toute espèce. La scène, en un instant, s'est transformée en une forêt vivante. Des animaux se promènent sous ces bosquets magiques ; puis les arbres se mettent en marche, à l'imitation de ceux qu'Orphée entraînait à sa suite, et, afin que rien ne manque à l'exactitude de la représentation, l'Orphée du spectacle, tandis qu'il joue de la lyre, est dévoré par un ours.

Le peuple applaudit. Mais le soleil va terminer sa course et le tigre impérial n'a point paru encore. Toutes les voix le réclament à la fois.

III.

LE GLADIATEUR ET LE TIGRE

Le préteur ordonne d'amener le tigre. En quelques instants la forêt a disparu, et l'arène, semée de vermillon, a repris son aspect ordinaire.

Un horrible rugissement, auquel répondent les cris de la foule, annonce l'arrivée du tigre. On venait d'ouvrir sa loge.

« A l'une des extrémités, un homme est couché sur le sable, nu et comme endormi, tant il se montre insouciant de ce qui agite si fort la multitude ; et tandis que le tigre s'élance de tous côtés dans l'arène vide, impatient de la proie attendue, lui, appuyé sur un coude, semble fermer ses yeux pesants, comme un moissonneur, qui, fatigué d'un jour d'été, se couche et attend le sommeil.

« Cependant plusieurs voix parties des gradins demandent à l'intendant des jeux de faire avancer la victime : car, ou le tigre ne l'a point distingué, ou il l'a dédaigné, en la voyant si docile. Les préposés de l'arène, armés d'une longue pique, obéissent à la volonté du peuple, et, du bout de leur fer aigu, excitent le gladiateur. Mais, à peine a-t-il senti les atteintes de leurs lances, qu'il se lève avec un cri terrible, auquel répondent, en mugissant d'effroi, toutes les bêtes enfermées dans les cavernes de l'amphithéâtre. Saisissant aussitôt une des lances qui avaient ensanglanté sa peau, il l'arrache d'un seul effort à la main qui la tenait, la brise en deux portions, jette l'une à la tête de l'intendant, qu'il renverse, et gardant celle qui est garnie de fer, il va lui-même avec cette arme au-devant de son sauvage ennemi.

Dès qu'il se fut levé, et que le regard des spectateurs put mesurer sur le sable l'ombre que projetait sa taille colossale, un murmure d'étonnement circula dans l'assemblée, et plus d'un Romain, le montrant du doigt avec une sorte d'orgueil, le nommait par son nom et racontait tous ses exploits du cirque et ses violences dans les séditions. Le peuple était content : tigre et gladiateur, il jugeait

les deux adversaires dignes l'un de l'autre.

Pendant ce temps, le gladiateur s'avancait lentement dans l'arène, se tournant parfois du côté de la loge impériale, et laissant alors tomber ses bras avec une sorte d'abattement, ou creusant la terre, qu'il allait bientôt ensanglanter, du bout de sa lance.

Comme il était d'usage que les criminels ne fussent pas armés, quelques voix criaient : « Point d'armes au bestiaire ! le bestiaire sans armes !... » Mais lui, brandissant le tronçon qu'il avait gardé, et le montrant à cette multitude : « Venez le prendre, » disait-il, mais d'une bouche contractée, avec des lèvres pâles et une voix rauque presque étouffée par la colère. Les cris ayant redoublé cependant, il leva la tête, fit du regard le tour de l'assemblée, lui sourit dédaigneusement, et, brisant de nouveau entre ses mains l'arme qu'on lui demandait, il en jeta les débris à la tête du tigre, qui aiguillait en ce moment ses dents et ses griffes contre le socle d'une colonne. Ce fut là son défi.

L'animal, se sentant frappé, détourna la tête, et, voyant son adversaire debout au milieu de l'arène, d'un bond il s'élança sur lui ; mais le gladiateur l'évita en se baissant jusqu'à terre, et le tigre alla tomber en rugissant à quelques pas. Le gladiateur se releva, et trois fois il trompa par la même manœuvre la fureur de son sauvage ennemi. Enfin le tigre vint à lui à pas comptés, les yeux étincelants, la queue droite, la langue déjà sanglante, montrant les dents et allongeant le museau ; mais cette fois ce fut le gladiateur qui, au moment où il allait le saisir, le franchit d'un saut, aux applaudissements de la foule, que l'émotion de cette lutte maîtrisait déjà tout entière.

Enfin, après avoir longtemps fatigué son ennemi furieux, plus excédé des encouragements que la foule semblait lui donner que des lenteurs d'un combat qui avait semblé d'abord si inégal, le gladiateur l'attendit de pied ferme ; et le tigre, tout haletant, courut à lui avec un mugissement de joie. Un cri d'horreur, ou peut-être de joie aussi, partit en même temps de tous les gradins, quand l'animal, se dressant sur ses pattes, posa ses griffes sur les épaules nues du gladiateur, et avança sa tête pour le dévorer ; mais celui-ci jeta sa tête en arrière, et, saisissant de ses deux bras raidis le cou soyeux de l'animal, il le serra avec une telle force, que, sans lâcher prise, le tigre redressa son museau et le leva violemment, pour faire arriver jusqu'à ses poumons un peu d'air, dont les mains du gladiateur lui fermaient le passage, comme deux tenailles de forgeron.

Le gladiateur cependant, sentant ses forces faiblir et s'en aller avec son sang, sous les griffes tenaces, redoublait d'efforts pour en finir au plus tôt ; car la lutte, en se prolongeant, devait tourner contre lui. Se dressant donc sur ses pieds, et se laissant tomber de tout son poids sur son ennemi, dont les jambes ploieraient sous le fardeau, il brisa ses côtes et fit rendre à sa poitrine écrasée un son qui s'échappa de sa gorge longtemps étreinte, avec des flots de sang et d'écume. Se relevant alors tout à coup à moitié, et, dégageant ses épaules, dont un lambeau demeura attaché à l'une des griffes sanglantes, il posa un genou sur le flanc pantelant de l'animal, et, le pressant avec une force que la victoire avait redoublée, il le sentit se débattre un moment sous lui ; puis, le comprimant toujours, il vit ses muscles se raidir, et sa tête, un moment redressée, retomber sur le sable, la gueule entr'ouverte et souillée d'écume, les dents serrées et les yeux éteints.

Une acclamation générale s'éleva aussitôt, et le gladiateur, dont le triomphe avait ranimé les forces, se redressa sur ses pieds, et saisissant le monstrueux cadavre, le jeta de loin, comme un hommage, sous la loge impériale.

IV.

LES MARTYRS.

Il était d'usage à cette époque de clore tous les spectacles par le supplice d'un chrétien.

Il y avait alors, dans la prison de St-Pierre, un illustre captif appelé Eudore.

On l'avait amené à l'amphithéâtre pour cette circonstance.

« A la porte de l'arène, les gladiateurs voulurent le revêtir de la robe des prêtres de Cybèle : « Je ne mourrai point, s'écrie Eudore, dans le déguisement d'un lâche déserteur et sous les couleurs de l'idolâtrie : je déchirerai plutôt de mes mains l'appareil de mes blessures. J'appartiens au peuple romain et à César : si vous les privez par ma mort du combat que je leur dois, vous en répondrez sur votre tête. » Intimidés par cette menace, les gladiateurs ouvrent les portes de l'amphithéâtre, et le martyr entre seul et triomphant dans l'arène.

Aussitôt un cri universel, des applaudissements furieux, prolongés depuis le faite jusqu'à la base de l'édifice, en font mugir les échos. Les lions et toutes les bêtes renfermées dans les cavernes répondent dignement aux éclats de cette joie féroce ; le peuple lui-même tremble d'effroi : le martyr seul n'est point effrayé. Il songe avec attendrissement à son père, à ses sœurs, à sa patrie ; il recommande à l'Éternel son épouse Cymodocée : ce fut sa dernière pensée de la terre ; il tourne son espoir et son cœur uniquement vers le ciel.

On n'avait point encore lâché les bêtes, et l'intendant des jeux n'avait pas donné le signal. Le martyr blessé demande au peuple la permission de s'asseoir sur l'arène, afin de mieux conserver ses forces : le peuple y consent, dans l'espoir de jouir d'un plus long combat. Le jeune homme, enveloppé de son manteau, s'incline sur le sable qui va boire son sang, comme un pasteur se couche sur la mousse, au fond d'un bois solitaire.

Cependant Cymodocée est sortie furtivement de la maison de son père, et, revêtue de la robe du martyr, elle s'est élancée au milieu de Rome pour y chercher l'amphithéâtre. La foule, répandue dans les rues, la reconnaissant à son costume pour une chrétienne, la conduit au supplice avec des hurlements de joie.

Le gladiateur commis à l'introduction des martyrs n'avait point d'ordre pour cette victime, et refusait de l'admettre au lieu du sacrifice ; mais une des portes de l'arène, venant à s'ouvrir, laisse voir Eudore dans l'enceinte ; Cymodocée s'élance comme une flèche légère, et va tomber dans les bras de son époux.

Cent mille spectateurs se lèvent sur les gradins de l'amphithéâtre et s'agitent en tumulte. On se penche en avant, on regarde dans l'arène, on se demande quelle est cette femme qui vient de se jeter dans les bras du chrétien.

L'horreur, le ravissement, une affreuse douleur, une joie inouïe, étaient la parole au martyr : il pressait Cymodocée sur son cœur ; il aurait voulu la repousser ; il sentait que chaque minute écoulée amenait la fin d'une vie pour laquelle il eût donné un million de fois sa sienne. A la fin il s'écrie, en versant un torrent de larmes :

« O Cymodocée ! que venez-vous faire ici ? Dieu ! est-ce dans ce moment que je devais jamais vous voir ! Quel charme ou quel malheur vous a conduite sur ce champ de carnage ? Pourquoi venez-vous ébranler ma foi ? Comment pourrai-je vous voir mourir ?

« Seigneur, dit Cymodocée avec des sanglots, pardonnez à votre servante. J'ai lu dans vos livres saints : « La femme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son époux. » J'ai quitté mon père, je me suis dérobée à son amour, et je viens demander votre grâce à l'empereur, ou partager votre mort..... »

Mais déjà les gladiateurs excitaient les bêtes, et le signal allait être donné. Eudore s'inclina respectueusement devant César, et Cymodocée s'avança sous le balcon pour demander à l'empereur la grâce d'Eudore, et s'offrir elle-même en sacrifice. La foule tira César de l'embaras de se montrer miséricordieux ou cruel : depuis longtemps elle attendait le combat ; la soif du sang avait redoublé à la vue des victimes. On crie de toutes parts : « Les bêtes ! Qu'on lâche les bêtes ! Les impies aux bêtes ! »

Eudore veut parler au peuple en faveur de Cymodocée ; mille voix étouffent sa voix : « Qu'on donne le signal ! Les bêtes ! Les chrétiens aux bêtes ! »

Le son de la trompette se fait entendre : c'est l'annonce de l'apparition des bêtes féroces. Le chef des réitaires traverse

l'arène, et vient ouvrir la loge d'un tigre connu par sa férocité.

Alors s'élève entre Eudore et Cymodocée un combat à jamais mémorable : chacun des deux époux voulait mourir le dernier.

« Eudore, disait Cymodocée, si vous n'étiez pas blessé, je vous demanderais à combattre la première ; mais à présent j'ai plus de force que vous, et je puis vous voir mourir. — Cymodocée, répondit Eudore, il y a plus longtemps que vous que je suis chrétien : je pourrai mieux supporter la douleur ; laissez-moi quitter la terre le dernier. »

En prononçant ces paroles, le martyr se dépouille de son manteau ; il en couvre Cymodocée, afin de mieux dérober aux yeux des spectateurs les charmes de la fille d'Homère, lorsqu'elle sera traînée sur l'arène par le tigre. — La trompette sonne pour la seconde fois. — On entend gémir la porte de fer de la caverne du tigre : le gladiateur l'avait ouverte. Eudore place Cymodocée derrière lui. On le voyait debout, uniquement attentif à la prière, les bras étendus en forme de croix, et les yeux levés vers le ciel. — La trompette sonne pour la troisième fois. — Les chaînes du tigre tombent, et l'animal furieux s'élance en rugissant dans l'arène. Un mouvement involontaire fait tressaillir les spectateurs. Cymodocée, saisie d'effroi, s'écrie : « Ah ! sauvez-moi ! » Et elle se jette dans les bras d'Eudore, qui se retourne vers elle. Il la serre contre sa poitrine ; il aurait voulu la cacher dans son cœur.

Le tigre arrive aux martyrs. Il se lève debout, et, enfonçant ses ongles dans les flancs du fils de Lasthénès, il déchire avec ses dents les épaules du confesseur intrépide. Comme Cymodocée, toujours pressée dans le sein de son époux, ouvrait sur lui des yeux pleins d'amour et de frayeur, elle aperçoit la tête sanglante du tigre auprès de la tête d'Eudore. A l'instant la chaleur abandonne les membres de la vierge victorieuse ; ses paupières se ferment ; elle demeure suspendue aux bras de son époux. Les saintes martyres Eulalie, Pélicité, Perpétue, descendent pour chercher leur compagne : le tigre avait brisé le cou d'ivoire de la fille d'Homère. L'ange de la mort coupe en souriant le fil des jours de Cymodocée. Elle exhale son dernier soupir sans effort et sans douleur ; elle rend au ciel un souffle divin qui semblait tenir à peine à ce corps formé par les Grâces. Eudore la suit un moment après dans les éternelles demeures.

Les deux martyrs étaient allés, en terminant sur la terre le spectacle d'un peuple inhumain, en commencer au ciel un autre, plus magnifique et plus ravissant, qui ne finira jamais.

LE

CAREME

EXPLICATION DES

EPIITRES ET EVANGILES

SUIVIS

D'INSTRUCTIONS POUR TOUS

LES JOURS DE LA

SAINTE QUARANTAINE

A L'USAGE

Du clergé, des familles chrétiennes et des âmes pieuses

PAR

M. L'abbé BÉNARD